

1620, Expilly avait dû les copier, et que son témoignage doit faire autorité (p. 33).

Le témoignage irrécusable des inscriptions disparaît ainsi pour céder la place aux allégations d'un auteur dont nous avons apprécié la fidélité dans son interprétation des lettres de Plancus.

Les prétendus marbres de Cularo ont bien disparu. Les dires d'Expilly seuls ont survécu. Il faut dès lors les prendre tels qu'ils sont.

Expilly aurait-il dit quelque part qu'il eût vu les inscriptions, qu'il les eût lues, qu'elles fussent encore sur les portes, qu'il les eût copiées ? Dit-il tout au moins, comme M. Macé, que d'autres les avaient lues, et que des témoins, alors vivants, attestaient le fait ? Non ! cent fois non ! s'il raconte des histoires, il n'allègue ni son témoignage ni celui des témoins oculaires.

Bien loin de là, c'est lui qui indique les auteurs qui ont placé les inscriptions cularoniques un peu partout, à Vienne et ailleurs. C'est grâce à son érudition que d'autres ont pu dire plus tard que tous les éditeurs s'étaient trompés *sur la ville où elles étaient, sur la place qu'elles occupaient et sur le texte* qu'elles présentaient.

S'il a lu Cularo et non pas *Chivron* dans les lettres de Plancus à Cicéron, c'est parce qu'il faut croire Valsenus, l'un de ses contemporains et l'un des savants de l'époque.

S'il retrouve ce nom dans les inscriptions, c'est qu'il les lit dans les recueils, et notamment dans celui de Barlet, autre contemporain auquel il croit.

Toutefois, ce serait se tromper que de lui supposer une confiance aveugle en Barlet. Il l'avoue, il ne saurait assurer que Gratien ait en effet changé le nom de Cularo en celui de *Gratianopolis*. *On le suppose*, dit-il (p. 440), *sans témoignage ni aucune preuve, mais avec une grande APPARENCE*.